

**PRATIQUES AGRICOLES  
ET FÊTES SAISONNIÈRES  
DES TRIBUS DJEBALAH  
DE LA VALLÉE MOYENNE DE L'OUARGHAH**

I. — APERÇU SUR LES TRIBUS DJEBĀLAH DE LA VALLÉE MOYENNE  
DE L'O. OUARGHAH;  
LES HABITANTS DE CES TRIBUS SONT DES AGRICULTEURS;  
LE CALENDRIER JULIEN J LES CONVERSIONS SUCCESSIVES;  
L'HAGIOLATRIE; LA QA'ĪDAH AGRICOLE.

Le pays Djebālah, adossé à l'Est au massif rifain, baigné au Nord par la Méditerranée et à l'Ouest par l'Atlantique, ne présente pas de limite naturelle précise qui, au Sud, le sépare nettement des zones de plaine de la région de Fâs. Tout au plus, dans sa vallée moyenne, l'O. Ouarghah pourrait constituer cette démarcation géographique, mais seulement sur une distance d'une centaine de kilomètres à vol d'oiseau, depuis les Sa'nhâdjah de Aïn-Medioūnah jusqu'au Gharb. Et encore, cette limite demeurerait en partie idéale, puisque les tribus des Slès et des Fichtālah, qui sont Us groupements Djebālah les plus rapprochés de Fâs, ont leurs territoires situés en rive gauche de l'O. Ouarghah.

Les habitants du pays se soucient peu d'ailleurs de l'imprécision de cette délimitation naturelle, mais, en dépit d'un voisinage séculaire et d'alliances par mariages assez nombreuses, les gens des confins méridionaux de la montagne et ceux de Y « "Aroû-bīyah » de la plaine demeurent en somme très différents les uns des autres. Cette zone de bordure n'offre pas du tout la fusion qu'elle devrait présenter normalement; en fait, elle comporte une série d'îlots où chacun se réclame de son origine et s'en vante. « L'oiseau de la montagne, disent-ils volontiers, ne saurait s'accorder avec celui de la plaine ». Les Mezziât et les Djâyah n'ont

et ne veulent rien avoir de commun avec les Hiâinah, et les Chrâgah n'ont jamais eu les sympathies de leurs voisins montagnards de rive gauche. Les Djebâlah ont toujours été réputés pour leur ardeur batailleuse, et aussi pour leur maîtrise en matière de brigandage. Ils sont frustes, mais, malgré leur simplicité d'esprit, et pour le peu de cas qu'ils font traditionnellement du respect de la propriété d'autrui, ils en imposent à leurs voisins plus polis et d'extérieur plus raffiné\*.

Néanmoins, ces montagnards riverains de l'O. Ouarghah ne sont pas, comme leurs frères du milieu du Djebel, uniquement des pillards anxieux d'aubaines nouvelles et désireux de rassasier leurs appétits de rapine; c'est là, pour eux, tout au plus une façon de mettre à profit leurs vacances agricoles. C'est qu'ils sont avant tout des paysans, des laboureurs attachés à la glèbe. Ils ne vivent que par la terre. Et toute leur activité politique tombe devant les exigences de leurs cultures. On ne trouve chez eux qu'un très petit nombre d'artisans, tisserands ou potiers, qui, au surplus, sont en même temps des laboureurs. C'est à Fâs ou sur les souqs locaux qu'eux-mêmes échangent contre le thé, le sucre et la cotonnade d'Europe, l'huile, les grains ou les fruits qu'ils peuvent distraire de leur récolte, après qu'ils ont rempli, pour leur provision annuelle, les greniers de leurs maisons.

Ils sont agriculteurs par tradition, comme leurs pères et leurs ancêtres l'étaient. Déjà, au xiv<sup>e</sup> siècle, Ibn Khaldoun avait remarqué que les peuplades de l'Ouarghah et d'Amargôu travaillaient au tissage des étoffes ou cultivaient la terre\*. Depuis cette époque, les conditions de leur vie n'ont guère varié; les études de Moulières et de Michaux Bellaire ont déjà clairement montré ce que sont ces tribus de montagne, de petites républiques juxtaposées, une série de groupes d'agriculteurs vivant en communautés démocratiques aussi soucieuses de leur indépendance que du respect de leurs traditions.

Depuis de nombreux siècles, ils sont donc demeurés les mêmes, ils n'ont rien changé à leurs habitudes, à leur costume; ils n'ont guère admis chez eux comme nouveautés, depuis quelques généra-

\* Cf. les fines observations de E. Eiarney, *Voleurs, recèUurs et complices dans les vallées inférieures du Sebau et de l'Ouurgha*, dans les *Archives BtiJires*, vol. 11, 1917. p. 135 sqq.

3. Ibn Kbaldouu, *Kiïdb il 'Iber. Histoire des Berbères*, éd. de Slane. t. I, Alger, 1847, p. 273 du texte arabe.

variations à peine, que les théières on les fusils européens. Et c'est surtout dans les manifestations journalières de leur vie agricole que l'on voit aujourd'hui se dessiner avec le plus de force la trace encore vivace des habitudes ancestrales. C'est avant tout pour la mise en valeur de leurs biens qu'ils ont le culte de la tradition.

On a déjà noté que, d'une façon générale, dans l'Afrique du Nord, les indigènes se servent du calendrier julien pour marquer les différentes époques de l'année agricole<sup>1</sup>, et que les mois de l'année romaine ont conservé chez eux, sous une forme très reconnaissable, leurs dénominations latines\*. Chez les Djebâlah, ces appellations sont d'un usage constant. Ils ne font usage du calendrier hégirien que pour dater leurs écrits, et les gens les plus simples possèdent la connaissance de ces deux systèmes chronologiques-parallèles; en plus, ils paraissent avoir des notions succinctes d'astronomie, et tirent des pronostics agricoles des signes du Zodiaque et du déclin des constellations. La plupart, les lettrés au moins, emploient comme « aide-mémoire » un cahier d'éphémérides assez curieuses qu'ils se procurent à Fâs et porte le nom de *bisfâh*.

Le calendrier que Joly a traduit est le moins connu chez eux<sup>1</sup>. Il a pour titre *er-Eiùdiyyah*, les Pronostics du tonnerre, et ne mentionne pas de nom d'auteur. « Cet ouvrage, dit l'introduction, dans mon exemplaire de l'opuscule, s'appelle *er-Ra'adiyah*. C'est l'œuvre d'un certain nombre de savants marocains. On y verra la signification qu'il faut donner au grondement du tonnerre; à l'éclipse de la lune; à celle du soleil; aux tremblements de terre pour chacun des douze mois de l'année; l'indication du début de chaque saison; les fêtes propices à la plantation des arbres, aux labours, à la moisson; l'époque où le froid et la chaleur augmentent; les jours de tempête et d'orage; les travaux à entreprendre après la pluie; les jours anniversaires de la naissance des Prophètes; les aliments et les boissons recommandés pour chaque saison, etc. »

La *hifsiib* proprement dite, lithographiée à Fâs, est de beau-

i. On sait que l'année julienne est en retard de treize jours sur l'année grégorienne.

a. Cf. E. Douaé, *Mœurs et Religion du Maroc Nord*, Alger, 1906, p. 543. J. Desparrie, *Éthnographie traditionnelle de la Meïtidja*, *Journal de la Revue Africaine*, 1918, p. 24

3. A. Joly, *Un calendrier agricole marocain*, dans les *Archives Marocaines* vol. 111, 1907, p. 101 sqq.

coup la plus répandue. Elle donne pour chacun des quantième du mois les heures exactes des prières quotidiennes. Une glose marginale contient un traité en prose riroée des pronostics du tonnerre, intitulé *Dalâtl er-Ra'ad*, et attribué à Ibn Abî-r-Rahfeâl el Andaloûsi'. Enfin, à la suite des éphémérides elles-mêmes, est publié un poème mnémotechnique de douze vers, sur chacun des douze mois de l'année, avec un commentaire étendu, au nom du chikh Aboû 'Abdallah Mohammad ibn 'Abderrahmân el Fâsi.

Doutté a montré dans son magistral ouvrage qu'« il n'y a nullement lieu de voir dans les noms latins de l'aqnée agricole, en ce qui concerne l'Afrique du Nord, une survivance spéciale de la domination romaine ». Pour les Djebâlah, malgré les identifications de la Martinière<sup>3</sup>, il est difficile d'avoir la preuve que leur pays fut une des régions colonisées de la Tingitane. Mais il est à peu près établi que la montagne fut, à une certaine époque, assez profondément christianisée. Les Beni Zeroûâl ont conservé le souvenir d'une légende curieuse qui localise, dans leur tribu, au sommet du Djebel-Oûddkah, le miracle de la résurrection de Lazare"; et l'on rappelle volontiers le temps où, dans la contrée, les maisons des chrétiens avoisinaient celles des musulmans. De même, on dit des B. Oûriâgel qu'ils sont d'anciens juifs islamisés, descendant d'un ancêtre nommé Djâloût; on ajoute que, chez eux, les mariages sont encore aujourd'hui célébrés le samedi\*.

Quoi qu'il en soit, comme chez tous les Berbères plus ou moins arabisés du Maroc, on peut retrouver à tout instant, parmi les Djebâlah, les traces réelles d'une observance de pratiques

i. Sur la divoation par le tonnerre et la foudre, cf. Doutté, *op. cit.*, p. 6q-361.

2. Doutté, *op. cit.*, p. 542.

3. Cf. de la Martinière, *Esquisse de l'Histoire du Maroc avant l'arrivée du Arabes*, dans le *Bulletin archéologique*, 1912, p. 163.

4. Mon maître René Basset a bien voulu m'indiquer qu'on retrouve cette légende, avec des variantes, dans les *Nuouddir* d'el Cylloûbi. p. 35-36 et que Chauvin l'a signalée, d'après ed-Damlri et le *Ta'tyn el-Asoûuq* ce DAoûd el-Antâki, dans son mémoire sur la *Réclusion égyptienne des Mille et une Nuits*, p. 99.11 est probable qu'elle fut apportée chez les B. Zeroûâl par un *taleb* quelconque et ensuite localisée dans leur tribu.

5. Cette tribu est vraisemblablement apparentée à la tribu rifaine des B-OuriSghel; elle est cependant aujourd'hui complètement arabophone, et on n'y trouve qu'une minorité de toponymes b?rbères.

païennes, qui aurait précédé, dans leur pays, la conversion postérieure au christianisme et au judaïsme, peut-être, puis à l'islam ensuite. Ce paganisme primitif n'est pas encore complètement dissipé et ses restes se révèlent surtout dans le nord du Maroc par le nombre multiple des saints locaux qui y sont vénérés<sup>1</sup>, et par les rites agraires traditionnels qui apparaissent comme les survivances de cérémonies culturelles antérieures.

Le culte des saints se mêle, d'ailleurs, d'une façon permanente, à ces dévotions en l'honneur de la terre nourricière, et toutes les manifestations de la vie agricole sont presque toujours en même temps des manifestations d'hagiolâtrie. Les marabouts sont spécialement implorés parce que leur bienveillance peut décider du sort des récoltes, et les paysans les honorent suivant des prescriptions rituelles strictement observées.

En un mot, spécialement dans les tribus de la vallée moyenne de l'O. Ouarghab, la tradition fait loi. Cette tradition, que les Marocains appellent la *qâ'idah*, ne paraît guère s'être modifiée depuis des siècles; et la *qâ'idah* agricole demeure chez les gens de la montagne au moins aussi importante que l'ensemble des coutumes qui régissent leur vie religieuse « sociale ».

#### IL — LE MAUVAIS-ŒIL ET LES BARAKAH.

La crainte du mauvais-œil est tellement forte chez les Djebâlah qu'ils disent couramment que les deux tiers des décès sont dus à cette puissance magique<sup>2</sup>. Ils redoutent autant *Y'atn* pour eux-mêmes que pour leurs biens. Les femmes portent pour s'en préserver le classique « main de Fathma » d'argent, *lakhamsah*; et les hommes, quelquefois, une bague de cuivre. Certains individus sont spécialement connus pour leur mauvais-œil; on dit d'eux que « leur regard est funeste et leur arcade sourcillière saillante ». Leurs maléfices contre les troupeaux sont combattus par une série de remèdes traditionnels. On admet d'une façon générale que les récoltes ne sont jamais frappées du mauvais-œil, ou que, tout au plus, un sort involontaire y peut être jeté. Pour préserver les chevaux, on accroche à leur cou, dès leur naissance,

1. Cf. Montet, *Les Saints dans l'Afrique du Nord*. Genève. 1908, p. 9.

2. Cf. les pages de Doat sur le mauvais-œil et sa prophylaxie, *op. cit.*, p. 317 sqq. Pour les références, cf. même page, note 2.

un sachet contenant de la terre prise au tombeau d'un saint, on d'une façon plus courante encore, une déiense de sanglier on un morceau de peau de cette bête". Pour préserver les ânes, c'est un fragment de fuseau attaché au cou qui tient le même office. Quand les Fichtâlah achètent une vache, ils la dérobent au mauvais-ceil possible en la faisant sauter, à l'entrée de la maison, par dessus un bracelet d'argent déposé à terre- Le lendemain, on lui noue un peu de laine à 'a queue. De même, lorsqu'une vache ne veut pas laisser son veau s'approcher d'elle, c'est qu'elle est frappée du mauvais-ceil. On l'emmène alors au souq, à l'enclos des bêtes à vendre. Dès qu'un acheteur s'est présenté et s'est enquis du prix exigé, le sort n'a plus d'effet. On arrache alors à la vache quelques poils de la queue, en guise de sacrifice expiatoire.

On a dit de h *barakab* qu'elle est le contraire du mauvais-œil. Les Djebâlah semblent avoir une conception très nette de cette force bienfaisante, qu'il faut distinguer d'ailleurs de la *barakab* parallèle des saints\*. Pour eux, la *barakab* est une jorce heureuse latente dans tout produit de la terre non encore mesuré. Tant que les céréales sont sur pied, ou tant que les gerbes moissonnées sont sur l'aire à battre, la *barakab* existe. Elle ne quittera le grain que lorsque le paysan commencera à le mesurer, pour le rentrer chez lui. Aussi, les montagnards n'aiment-ils pas à l'avance estimer le rendement probable de chacun de leurs champs, car ils considèrent que la *barakab* la plus forte est celle que possède le tas de grain sur l'aire à battre. Ils ne jugent pas le mauvais-œil comme l'ennemi direct de la *barakab*, mais celle-ci, au contraire, serait contrebattue à tout instant par une série de génies malfaisants, les *djnoûn*. Pour écarter ces mauvais génies, le fer et le sel ont

1. Les qaiJiet les notables placent souvent un sanglier Caris leurs écuries pour protéger leurs chevaux contre les influences néfastes. Cf. A. Leared, *Morocco and the Moors*. ap. J. G. Frflzer, *le Kumeuu d'Or*, trad. Siiebel et Tou- » ta, Paris, 1903, t. II, p. 250; Mouliéras. F.\*. Paris, 1901, p 102 s-âiq. Les spahis marocains d'un escaJron de Fis élèvent Un sanglier dans leur cantonnement, comme porte-bonheur.

2. Je regrette de n'avoir pu consulter les travaux de Westermarck, *Ib\* Moorish Conception of Holiness {Baraka}* et *Cérémonies and betteIr conntctei viith agriculture, certain dates of the solar year, and the Wtather in Morocco*, Helsing-fors. 1913. que je ne connais que par le compte rendu de J. Arin, dans les *Arcliives Berbères*, 1917, vol. II, p. 8tf sqq Sur la barakah, cf. Douué, *op. cit.*, p. 439 sqq. et les références données même page, note t.

une venue spéciale. Ainsi s'explique l'habitude de placer sur l'aire, sous le tas de gerbes à battre et sous le tas de grain battu, un peu de sel et une faucille ou un fer à cheval. Il est de bon augure de poser aussi, à la même place, un morceau de levain. De même, au moment de mesurer le grain, on augmente sa *barakah* ultime, en commençant l'opération du côté du tas tourné vers la *qiblab*. Auparavant, au moment de la moisson, le paysan a eu soin, pour renforcer la *barakah*, de placer du levain et du sel à l'endroit où il a déposé le premier filet de gerbes. Les trois premiers jours d'août, si l'on touche au grain, la *barakah* s'en va.

Il y a des *barakah* spéciales pour l'huile, le miel et le beurre, mais elles sont exceptionnelles. L'individu qui en bénéficie se garde bien de les divulguer, par crainte du mauvais-oeil. Ces forces heureuses portent, pour chacun des cas, des noms distincts. La *barakah* de l'huile qui sort en abondance du pressoir s'appelle *h qa\*goûçah*. On dit qu'un tel a trouvé la *kemiah* dans sa ruche, c'est-à-dire que les rayons y étaient garnis et surmontés d'une grosse boule de miel. Grâce à l'influence bienfaisante de *hghoûlab*, la baratte est pleine de beurre, et il n'y reste presque plus de petit lait. Dans la tribu des B. Ahmed, au N. W. des B. Zeroûâl, un village porte le nom de *'Anqôud* (la grappe de raisin), parce qu'il s'y produit régulièrement tous les ans un miracle de *barakah* : l'un des habitants trouve dans sa vigne une grappe qui remplit aisément un mouJd de 25 litres. S'il garde le secret, le bénéficiaire jouira à nouveau de cette *baraka* l'année suivante; s'il le dévoile, il y aura mutation du miracle en faveur d'un autre habitant du village.

A la *barakah* naturelle et spontanée, se juxtapose la *barakah* des saints, qu'on a déjà bien souvent définie. Les Djebâlah distinguent deux influences maraboutiques différentes; la *barakah* demandée et obtenue par le suppliant lors de sa visite (*tfdrab*) au tombeau du saint et la *barakah* permanente accordée par le saint aux bit us de ses descendants ou à ceux des familles et des fractions à qui il a donné pour toujours la promesse de son intervention sacrée.

Dans le pays de l'O. Ouarghab, les saints les plus réputés sont Moûiaï Boûchtâ-l-Khammâr, qui a deux zaoûiyah, l'une en rive gauche du fleuve, chez les Fichtâlah, l'autre, en rive droite, chez les B. Mezguîldah; Moûiaï 'Abc'errahmân. chez les Djâyah; Sîî 'Abdallah ibn I.Iassoûn, chez les Slès et Moûiaï L'arbî-d-Dar-

qâoùz, enterré chez les 6. Zeroûâl, à Boû-Brîb, fondateur de la confrérie des DerqAoûab; le petit-fils de ce dernier. Moula! 'Abderrahmân ibn fayib est actuellement le dispensateur vivant de la *barakab* dans toute la région\*. On dit que Moulai Boûcbti a accordé aux terrains qui entourent ses deux zaouïyah une *baràkah* spéciale et permanente. Les oranges des jardins de son sancruaire d'ez-Zghîrah, chez les B. Mezguîldâb, sont réputées dans le nord du Maroc ; et il existe, à son sujet, chez les Fichâlah, une croyance indiscutée relative à la fraction des Jrjdâoùah. Les habitants de cette fraction n'ont pas besoin, pour protéger leur sorgho sur pied des dégâts causés par les moineaux, d'user des épouvantails habituels et de passer leurs journées';, comme leurs voisins, à faire du vacarme dans leurs champs. En effet, dii-on, Moulai Boûcbiâ avait demandé un jour aux Fichtâlah de venir tous chez lui pour lui bâtir un four à chaux. Les gens de la tribu, occupés à écarter les oiseaux de leurs champs, oublièrent de se rendre à la convocation du maître; seuls, les Lldâoùah aimèrent mieux obéir à l'ordre de leur patron que de s'occuper de leur grain. Pour les récompenser de leur zèle à le servir, Moûiaï Boûchiâ leur dit : « Les oiseaux ne viendront plus jamais manger votre sorgho ! » Les Fichtâlah affirment que ce miracle de *barakab* se reproduit tous les ans.

Malgré le cas qu'ils font de l'intercession de leurs marabouts locaux en faveur des récoltes, les Djebâlah, comme tous les Marocains, adressent des invocations spéciales, au début de tous leurs travaux de culture, au véritable patron de l'agriculture au Maroc, Sidî Bel 'Abbâs-s-Sebtî. Ce saint, protecteur de Ceuta, est enterré à Marrakech, mais son renom est universel dans tout le pays. On l'appelle l'associé des laboureurs (*chrk el-fldldjdb*). Sa *barakab* est recherchée à l'aide de la prière d'inauguration : « Au nom de Dieu, ô Sidî Bel 'Abbâs ! » Les Fichtâlah ajoutent : « Que ta main précède la mienne ! » (*icddek-sbaq-ieddIV*). On connaît la coutume dite *el-abbdsiyab*\* : au moment où le paysan

1. Cf. sur ces saints, les références données dans mon étude *Mutai-Bûchid-l-Kbatnmdr, saint marocain du XIV<sup>e</sup> siècle*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, 1917.

2. Sur ce saint et sur l'abbassiyab, il existe différents travaux. Voir spécialement Mouliéras: *Le Maroc inconnu*, I. II, Paris, 1699, p. 703; Müntet, *op. cit.* -> p. 53; Salmon et Bruzeau, *Contribution à l'étude du Droit coutumier Kord-Marocain ; de l'association agricole et de ses différentes formes*, dans les *Archives*



commence à mesurer son grain, il met de côté le contenu du ptemjer moudd. et le donne ensuite, soit au *fqîh* du village, soit à « *khammês*, soit aux pauvres, en disant : Voici la part de Sîdî Bel'Abbis. Chez le B. Zcroûâl, cette opération pieuse revêt une forme encore plus symbolique, car le premier moudd rempli au nom du saint est versé sur le tas de grain; et ce n'est que le second boisseau qui est réservé pour une aumône ultérieure.

En somme, le patronage de ce marabout, admis dans tout le Maroc pour l'ensemble des travaux agricoles, voisine normalement chez les Djebâlah avec celui des saints du pays. Toutes les *barakah* sont bonnes à rechercher, si toutes leurs influences bien-faisantes peuvent s'additionner l'une à l'autre, sans se combattre entre elles.

№. — LES PÉRIODES FASTES ET NÉFASTES DU CALEKDRIES.

Certaines époques de l'année sont plus ou moins favorables à l'homme et à la terre. En Europe, de vieilles croyances concernant des prescriptions ou des prohibitions relatives à chaque mois, se sont synthétisées sous une forme concrète dans une série de proverbes dont l'ensemble constitue ce qu'on appelle la « sagesse des nations ». Il en est de même chez les Djcbââh. Il y a des règles qu'il faut observer au cours des pratiques agricoles ou dans la vie normale, suivant chacune des saisons ou chacun des mois du calendrier julien. On tire des pronostics de l'arrivée ou de l'émigration des oiseaux. Il existe enfin dans l'année une série de périodes fastes ou néfastes nettement déterminées par la tradition et le calendrier.

Dans la montagne, il circule au sujet des mois une suite de dictons qui méritent d'être relevés : « S'il fait beau en janvier, la récolte de l'année s'ra excellente (*ijd oûidut-l-oûqâdâ-f-ienHâyîr, ki ?:be-î.dii'r l 'dm-bed-dekhâyîr*) — li y a tellement de vent en février qu'on dit : « Février laisse les poils des chèvres tout ébou-

*Marocoint.*, vol. III, Paris, 1905, p. 331 fqq.: V.'estsrmarck, *Sulculo dei santi nel Ma-occo*, dans les *Actes du XII<sup>e</sup> Congrès international des Orientalistes*, t. JJI, Florence, 1902, p. 171. M. R. Basset a analysé les *tmîdqib* de ce saint dans son ouvrage *Nidromub et Us Trams*, Paris, 1901.

1. Cf. sur les mois agricoles les proverbes recueillis par M. Ben Chentb, *Pourbes Arabes de l'Algérie et du Maghieb*, 3 ml. Paris, 1905-1907, *passim* (entre autres, n° 53, 1341, 1345, 144. **154i**).

rjffés » (*ibrâyîr kbelld-<sup>^</sup>agbb-el-m'<sup>i</sup>-ka ittâyir*). — « En mars, tout rayon de soleil est suivi d'un éclair d'orage » (*f-tnârs, ka dkoûngbd-cherqâ-bltrqâ*)*K* — « En mars, il pleut; en avril, il y a de l'ombre; en mai, le soleil est pur et sans nuages (*jnârs-isîl; îbrîl-dlll; mâïotl-sâfî -sqlî*). — En mai, chacun trouve du travail; l'hiver a disparu; c'est la belle saison pour les miséreux : « En mai, tout orphelin fait à sa guise » (*jnâtoû, koûll-îtbîm-b-râioû*). — 'Une croyance répandue attribuée aux produits d'octobre une *barakab* spéciale; et l'on a déjà publié ce dicton courant dans tout le Maroc : « Si le mouton d'octobre, le grain d'octobre et le beurre salé d'octobre se rencontrent dans le même plat, ils le briseront ! \* (*el-hâoûlî d-ektoûber, oû-z\_-?fa'-deklouber, oû-s-sinen-d-ektoilber, tda-tlâqâou-f-el-gesa'â, ijer'oûha*). — Les gens de la plaine raillent habituellement les Djebâlah du retard qu'ils mettent à semer leur sorgho : alors que les premiers cessent normalement leurs semailles dès que les Pléiades apparaissent au-dessus de l'horizon, c'est-à-dire le lé avril\*, les laboureurs montagnards ne craignent pas de continuer après cette date, malgré le proverbe qui circule sur eux en manière de moquerie : « Les Pléiades laissent les Djebâlah sans sorgho ! » (*eth-thoûrîyâ-ka-d-khellî-~Djbâld-blâ dnya*).

Dans chacun des cinq premiers mois de l'année, cinq oiseaux font leur réapparition (*khems-cheboûr b-kbems-fiatir*) : en janvier, c'est la cigogne, en février, l'hirondelle, en mars, le coucou, en avril, la tourterelle, et en mai, l'alouette huppée. » Quand vient la cigogne, la saison des labours est terminée » (*Jdâ-djâ bellâredj, md bqâ-j-el-harth-mâ-ïïalkdj*). — « Quand vient l'hirondelle, il y a du pain suspendu à tous les crochets de la maison » (*îdâ-djât <?/-khottîfah, îkoûn-el-kboûb<sup>f</sup> koûll-mokhtdf*). — En avril on commence à faucher l'herbe dans la campagne; aussi « l'alouette huppée apporte-t-elle la faucille dans sa ceinture » (*cûrrdituû-hi-d-djlb-l-mendjel-f-kh<sup>^</sup>dniâ*).

*On* désigne, dans toute l'Afrique du Nord, sous le nom de *Hâli* (les nuits), une période de quarante jours, du 1<sup>er</sup> décembre au 20 janvier. Cette période se divise en deux parties de vingt jours chacune. « S'il pleut pendant la première moitié des *liait*,

1. Recoupé et traduit par W. Marçais, *Textes arabes de langer*, Paris, ion, p. 329.

2. *Ci. Joly, op. cit.*, p. 30?.

3. Jeu de mots intraduisible en français, reposant sur la communauté de racine des mots *khitifab* et *mokhtdf*.

dit-on chez les Fichtâlah, les récoltes viendront mal; s'il pleut pendant la seconde, les récoltes seront belles à souhait » (*el-lââlî, idâ-nathet, ferriet, où tdd-erklet, selhet*)<sup>1</sup>. On y dit de même : a Méfie-toi du beau temps pendant les *lia H*; d'une vieille femme qui prie; des cavaliers qui simulent la retraite » (*Jâ-d-tiq-b-el-Uâlî, idâ shat, où-lâ-h el-tiçgoû<sup>^</sup>, idâ-sellat, où-lâ-b-el khîl, idâ-ouellai*).

Les deux périodes de l'année qui sont les plus redoutées chez les Djebâlah sont celles *d'el-hsoûm* et *d'es-smdtm*. Les *hsoûm* commencent le 25 février et durent, comme il en est fait mention dans le Qprân, « sept nuits et huit jours »». Dans la montagne, le terme *hsoûm* est connu comme vocable qorânique, mais les gens emploient plutôt la dénomination de *kayyân*, en raison d'une légende dont voici le résumé : Un nègre, nommé Ilayyân, esclave affranchi, vivait, dit-on, dans le pays. Son ancien maître avait fini par se ruiner par la façon généreuse dont il traitait ses hôtes, et il en fut réduit peu à peu à vendre tous ses biens au nègre enrichi. Un jour, il alla trouver I.layyân et lui dit : « J'ai des hôtes chez moi, je viens te demander un mouton, de l'huile et de la farine. — Soit, répondit l'autre, mais à la condition que tu me donnes ta fille en mariage! » L'hôte, pour ne pas subir la honte de mal traiter ses invités, dut accepter et rentra chez lui chargé de provisions. Peu après, I.layyân survint et exigea que les noces eussent lieu le soir même. Puis, il alla dans les villages voisins pour convier les gens à son mariage. Il pleuvait et c'était une nuit de *hsoûm*. En traversant un oued, il fut emporté par le courant et se noya. Et son ancien maître, dès le lendemain, put rentrer en possession de tous ses biens.

Diverses coutumes naturalistes se rapportent à cette période : s'il ne pleut pas pendant les *hsoûm*, les puits ne se remplissent pas de l'année; la pluie des *hsoûm* est favorable aux cultures dites *el-ijti:iynh* (fèves, lentilles, pois, jaresse). Chez les B. Zeroûâl, on évite, pendant que durent ces jours néfastes, d'entreprendre une construction nouvelle ou de moudre la récolte d'olives. Ce sont les jours les plus froids de l'année et il tombe de la neige. Aussi ait-on : « Ne te réjouis pas du nombre de tes agneaux et

1 Cf. un prov.-rbs aualog'.x dir.s Ber. Chericb. *op. cit.*, n° 37.

2. Cf. *Qu'au*, sourate LXIX, v;rs. 7. Si.r cette période, qui commémore l'anéantissement des peuples du \*AJ et de Thaïaoûd, cf. Doutté, *op. cit.*, p. 52 et Destaing, *Faits et contenus iuisomûres cLe^ les Betu-Stous*, dans la *Revue Africaine* de 1906.

de tes chevreaux, tant que les *lîdlî* et *hayydn* ne seront pas terminés » (*Jâ-d-frah-b-el khirfân-oû-hdjâdn*, **butta** *ikhroudj-el lîdlî-oû bîyyân*); ou encore : « *hayydn* est neigeux; à son début, il y a abondance d'œufs de perdrix; à sa fin les épis se forment dans le blé vert » (*Jpiyyân-botl-tbbîdj*; *âouloû-bîdbâ-ad dkhoûrou-'asloûdj*).

Le milieu des *hsoûm*, particulièrement le dernier jour de février et le premier jour de mars, est l'époque la plus favorable à la découverte des œufs de perdrix. Les Djebâlah ont pour ce mets une prédilection spéciale, probablement parce qu'il passe pour être doué d'une vertu aphrodisiaque. Ils emploient, pour réussir dans leurs recherches, deux sortes de procédés qui relèvent de la magie. Les uns sortent de chez eux au milieu de la nuit, placent un tamis devant leur visage et comptent les étoiles qu'ils aperçoivent à travers ce tamis. Les autres passent un poinçon sur leur paupière inférieure en faisant le serment de ne laisser couvrir aucune perdrix\*.

Pendant quarante jours, du **12** juillet au **19** août, s'étend la période de la canicule (*es-undun*). Si, durant tout ce laps de temps, il y a le moindre nuage dans le ciel, l'année sera pluvieuse. « Si le tonnerre se fait entendre, la mort sévira parmi les hommes ou les bêtes de somme » *Qdâ-tertaq-er-ra'ad-f-es-smdttm, îkoAn-el-maoût-j-mnddem-âûû-f-el-behâhîi*).

Le *nath* (du **23** mars au **4** avril), qu'on a représenté comme une période où tout travail des champs doit être évité\*, est, au contraire, chez les B. Zeroûâl au moins, considéré comme l'époque la plus favorable au début des semailles de sorgho. Il est vrai, aussi, que dans cette tribu il n'est tenu aucun compte du caractère néfaste des jours de canicule.

Pour compenser toute cette série de jours mauvais, les calendriers agricoles fixent au **27** avril l'ouverture de la période bénie du *nîsdn*, qui se prolonge pendant sept jours<sup>1</sup>. Chez les Djebâlah, comme dans le «sîe de l'Afrique du Nord, on attribue à la pluie tombée pendant le *nîsdn* une vertu merveilleuse et une *barakab* tellement grande, qu'on place sur le sol, chaque fois qu'il pleut, au cours de ces sept jours, des plats très larges qui recueillent le

1. Cf. dans Doutté, *op. cit.*, p. 262, les recettes magiques pour faire bonne chasse.

2. Cf. Arin. *hc. cit.*

3. Sur le *nîsân*, cf. Destaing, *op. cit.*, et Doutté, *op. cit.*, p. 552 (références p. 553, notes 1 et 2).

pins possible du liquide bienfaisant. Chacun découvre sa tête sous les ondées du *nîsân*. On asperge d'eau de cette pluie les moutons, ks bœufs, les mulets, le grain conservé dans les greniers. Chez les Sles, on pétrit avec cette eau une pâte de farine dont on Lut de minuscules galettes destinées à être conservées dans les locaux à provisions.

S'il pleut pendant le *nîsân*, on dit que tous les serpents deviennent borgnes ou aveugles. S'il ne pleut pas, les serpents seront à craindre jusqu'au début de l'hiver suivant, u La pluie de *nîsân* éborgne les vipères sur les crê:es » (*ech-chtâ-d-nîsân, ad. 'aoâar-lehît-f-el-kîjân*). C'est à partir du *nîsân* que *h* lait commence à devenir rare, si bien que les femmes disent : « *nhdn* retourne les jattes de lait, l'orifice vers le sol » (*fîsân-ineqloïib-el-kisâii*).

#### IV. — LES INAUGURATIONS AGRICOLES.

Les Djebâlah admettent que de mai à octobre la terre est si peu productrice qu'on peut la considérer comme « morte ». Durant la période d'été, elle devient de plus en plus assoiffée et les premières pluies d'automne ont pour objet, à leur sens, d'« abreuver » (*roûa*) le sol desséché.

On verra, au cours de l'exposé des cérémonies d'inauguration et des fêtes saisonnières, l'importance que revêt, dans la montagne, l'observation des prescriptions alimentaires. Évidemment, la coutume de préparer une série d'aliments plus copieux et plus raffinés qu'à l'ordinaire, peut s'expliquer, de prime abord, comme la façon la plus tangible et la plus profitable de marquer, par un changement apporté au maigre menu journalier, le caractère exceptionnel d'une journée fériée. Mais, alors, chez les Djebâlah, — et il en doit être de même chez tous les Berbères de l'Afrique du Nord, — il ne s'agit pas simplement de préparer, au gré de chacun, des mets variés et abondants. Au contraire, à la même date, tous les ans, à l'occasion d'une cérémonie quelconque, d'une fête orthodoxe ou agraire, il est d'usage de préparer des plats spéciaux, dont la nature est fixée rigoureusement par la tradition, et que parfois une habitude superstitieuse prohibe pendant le reste de l'année.

C'est à une date fixe, le 17 mai de l'année julienne, que l'été commence et que la terre meurt : ce jour s'appelle la mort de

la Terre » (*maoût-1-a.rd*). A cette occasion, il y a lieu d'observer diverses prescriptions rituelles. Il faut se garder de dormir ce jour-là et il est d'usage de se brûler légèrement la surface du cuir chevelu, en y faisant appliquer une mèche allumée ou une tige embrasée de laurier-rose à quatre feuilles (*solfin-ed-deflâh*). On mange chez les Fichtâlah de l'orge nouvelle grillée, qui, en raison du rite de la brûlure, s'appelle *meqoâi-râsoû* ([l'orge] à la tête brûlée). Il est d'usage chez les Djâyah de manger, ce jour-là, des œufs de perdrix; chez les Slès, des escargots cuits dans une sauce aromatisée au thym\*. Enfin, un bœuf, qui n'est payé qu'à *Y'Ansrâh*, est acheté dans chaque village, égorgé rituellement, et sa chair partagée entre chaque maison. Chez les B. Zeroûâl, on va visiter les saints le jour de *Maoûl-1-ârd*. On commence, en général, le lendemain, la moisson.

Au moment où le sol est imprégné de pluie, en octobre, novembre ou même décembre, il faut commencer les labours de blé et d'orge. Dans chaque *djemâa*, au jour fixé pour le début des labours, est célébrée une fête agraire qu'on appelle *en-Nzptd* (les Parcours). Chez les Slès, chaque femme prépare, ce jour-là, des crêpes à l'huile (*Qbrîd*) et des fèves grillées dont elle remplit autant de plats que son mari a de bœufs attelés. Tous les plats du village sont réunis à la *djâma*, pour les *flbâ* et les pauvres. Chez les Djâyah et les B. Zeroûâl, les crêpes sont emportées dans les champs, puis placées sur les cornes des bœufs.

Parfois, quand il trace le premier sillon, le laboureur y laisse tomber une grenade conservée de l'été précédent et la recouvre de terre; les enfants viennent rechercher la grenade et l'ouvrent; si le fruit a encore à l'intérieur une belle apparence, c'est signe que le champ rapportera une récolte abondante.

Au début de mars, on sèvre les agneaux et les chevreaux qu'on sépare de leurs mères jusqu'à *Y'Ansrâh*. Cette opération s'appelle *el-bid*<sup>^</sup> et fournit le prétexte d'un repas servi en commun dans le village; on a l'habitude d'y manger une sorte de couscous très cuit et arrosé de lait, connu sous le nom de *el-merdoûd*.

En avril se fait la tonte des moutons. Les tondeurs sont payés en nature suivant l'importance du troupeau. Les gens du village les assistent et tressent des cordelettes de palmier-nain pour atta-

I. Tous les Marocains, sauf les gens du Tâfililet, considèrent les escargots comme un aliment licite.

cher les toisons tondues. On mange en -plein air des crêpes à l'huile et des œufs durs noyés dans du beurre tondu'.

Quand l'un des habitants du village a fini de battre son grain, il convie ses voisins à prendre part, à la mosquée, à un repas qui porte le nom de *ghid^ah*. Lorsqu'un propriétaire a récolté 1000/1000 *fab* (environ 600 quintaux), il égorge un bœuf comme sacrifice votif.

Chacune des familles de la djemâa envoie un plat de nourriture à celui qui moule ses olives à un moulin banal. Quand les olives sont pressées, il est d'usage que le propriétaire remplisse d'huile chacun de ces plats, en manière de remerciement.

Chez les Djebâlah de ΓO. Ouarghah, la fin de la moisson est marquée par la célébration d'un rite d'origine vraisemblablement païenne.

« Les forces sacrées qui sont dans le champ, dit Douâté, à propos des rites agraires de l'Afrique du Nord, le démon de la végétation, l'esprit du blé, sont souvent conçus et personnifiés de diverses manières ; on pense que c'est le dernier blé récolté qui est le plus chargé de forces sacrées, comme si celles-ci s'étaient réfugiées tout en lui ; à cause de cela, la dernière gerbe a presque toujours un caractère sacré » ». Le rite de cette dernière gerbe, qui en Europe s'appelle la Mère du Blé ou la Fiancée du Blé, se retrouve, sous une forme nettement voisine, dans la montagne marocaine, avec le nom de Fiancée du Champ, '*aroûset-el-feddân*'. Il est en effet d'usage que le paysan, quand il moissonne son blé et son orge, laisse intact dans le dernier de ses champs un carré de 10 mètres de côté environ. Les femmes de sa maison, une fois la moisson terminée, revêtent leurs plus beaux vêtements et s'en vont arracher, épi par épi le blé et l'orge qui leur ont été réservés (en arabe : *triûcb-el-'aroûsalj*). C'est pour elles l'occasion d'une réjouissance; elles luttent d'ardeur entre elles et manifestent leur

1. Cf. Douâté, *op. cit.*, p. 553 et " " « 3 »

3. Douâté, *op. cit.*, p. 518.

3. Je n'ai pu recouper l'exactitude des renseignements donnés par W. B. Harris, *The Heritage of Morocco*, ap. b'razer, *op. cit.*, III, p. 241, au sujet d'une cérémonie analogue des environs de Tanger, la seule Je ce genre, à ma connaissance, signalée au Maroc, avec celle que Douâté a recueillie chez les Liahah (*op. cit.*, p. 517). Cf. le nom donné, par les Djebûiah à l'arc-en-ciel : la » fiancée de la pluie « *CaroiUet el-malr* » ; à 113, ou dit au contraire : « Ц ceinture de Lallah Fatimah » *Qjdm follâ-jdlimd*).

joie par des *ighirith* et des chansons. Chez les Fichtâlah, elle\* chantent sur tm mode lent le refrain suivant :

i< Meurs, ô notre champ! Gloire à celui qui ne meurt pas!  
 « Meurs, ô notre champ, champ de bonheur!  
 « Cette année c'est l'orge et l'année prochaine, ce sera le blé ! »

*Moût-iâ-fedddntid ! Soubhân-me] hî-îmoût!*  
*Moût-td fedddmiâ, fedddn er-rbdb!*  
*Hâd-el-'âi>i-b-ccb-cb'îr où-l-qdbel-b el-qmâh!*

ou bien. :

« O notre champ, champ de richesse!  
 « Cette année, c'est l'orge et l'an prochain ce sera le blé ! »

*Fedddmâ-id fedddn-el-gbnâ !*  
*Hdd el-'dm-ecb cb'îr-ôû l-âm-lmddjî-i-qmâh !*

#### V. — LHS MODES D'EXCITATION DE LA PLUIE ET DU BEAU TEMPS.

Les procédés de magie sympathique et les différents rites propitiatoires employés dans l'Afrique du Nord pour attirer la pluie\* semblent, d'une manière générale, connus et employés pour la plupart par les Djebâlah. Mais, avant de faire l'exposé de ceux de ces moyens qui sont pratiqués dans la montagne, il importe de signaler que les habitants n'ont guère recours à eux que par exception. Le pays de l'O. Ouarghah est en même temps celui où rayonne la grâce du miraculeux homme à la pluie, Moûlai Boûchtâ-l-Khammâr; et c'est à sa puissance inconrestée que s'adresse le plus grand nombre des supplications, lorsque la sécheresse sévit dans la région. Ses zaoûïah sont alors visitées processionnellement; on y sacrifie un bœuf qu'on immole en lui coupant les jarrets (*'arqîbab*). Il est rare, quand annuellement les O. Aïssa

∴. Cl. Bel, *Quelques rites pour obtenir la pluie en temps de sécheresse chez les Musulmans Maghribins*, dans le *Recueil de Mémoires et de Textes publiés en l'honneur du XH<sup>e</sup> Congrès des Orientalistes*. Alger, 1905. p. 49-98, et les pages de Doutté, *op. cit.*, p. 582 sqq, où il a incorporé le résultat des observations qu'il a recueillies dans le sud du Maroc.

2. Sur ce mode de sacrifice, cf. Westermarck, *Cérémonies du Mariage au Maroc*, trad. J. Arin, dans les *Archivas Berbères*, 1917, p. 34 et W- Mariais, *op. cit.*, p. 379.



viennent en pèlerinage à son tombeau des Fichtâlah, que la pluie ne tombe pas. En un mot, sa plus grande *batakah* réside surtout dans le pouvoir surnaturel qu'on lui attribue d'être, au nord de Fâs, le marabout « faiseur de pluie ».

Il est d'ailleurs établi, qu'en dépit du caractère orthodoxe de la prière *i2e* *'istisqâ* qui correspond aux Rogations chrétiennes et à laquelle ils ont parfois recours, les populations de l'Afrique Mineure s'adressent plus volontiers aux saints, lorsque par suite d'une période prolongée de sécheresse, le sort de leurs récoltes se trouve menacé. Il faut probablement voir dans cette préférence la trace d'une coutume antérieure à leur islamisation.

Il faut donc, au moins chez les Djebâlah, considérer les rites concurremment employés pour demander la pluie comme simplement des moyens ancestraux conservés par la tradition agricole, mais que l'hagiolâtrie a rabaisés au second plan. Ils n'en demeurent pas moins intéressants à relever.

Chez les Fichtâlah, pour faire cesser la sécheresse, les enfants s'en vont aux abords du village, en chantant : « Derdoûch el Haiânî a mangé de la graisse et m'a laissé! » (*JDtrdoûcb l-hiânî-kld-ch-cbbam oû kliellâi.iy*). Chez les B. Zeroûâl, les enfants jouent à la balle pour faire tomber de l'eau. Ce jeu est une variante du jeu bien connu de la *koûrah*, dont on a déjà noté le caractère semi-religieux". La balle porte le nom de *tchfrrah*; c'est un morceau de liège entouré de fibres de palmier-nain.

Chez les Slès, les femmes, en temps de sécheresse, ont parfois recours au rite sympathique connu sous le nom de *Ghondjab*; au contraire, la coutume en prohibe l'emploi chez les Fichtâlah. Il ne s'agit pas, en l'occurrence, comme il a été signalé pour la majorité des endroits où ce moyen est employé, de la grande cuiller à pot habillée en poupée, mais d'une planché de plus d'un mètre de long qu'on revêt d'un costume de femme et qu'on pare de mouchoirs de soie et de colliers. La différence est d'ailleurs trop peu sensible pour qu'on puisse voir dans cette variante une déformation sérieuse du rite, et n'est pas susceptible d'invalider l'explication donnée de la « création d'un génie par person-

1. Cf. une pratique d'excitation de la pluie chez le; Zctuuioûr, dans Quercieux, *Us ZtniHoûr* (*Archives BiûUrts*, 1915, vol. I, fasc. 2, p. 55 y j.

• 2. Cf. Doutté, *op. cit.*, p. 554 « 557, W. Marçais, *op. cit.*, p. 137.

nificatiou de l'instrument ' » . Les femmes se forment en cortège, accompagnées de leurs enfants dont elles ont lié les mains derrière le dos, et, chargeant l'une d'elles de porter la grande *Ghondiah*, elles se rendent au *seyid* voisin, font le tour du tombeau et s'en retournent en chantant :

« Secours qui te supplie, ô Généreux, que la pluie remplisse l'oued I

« Secours qui te supplie, ô Fortuné, que la pluie tombe en abondance!

ot Secours qui te supplie, ô mon Dieu, qu'ir y ait de la pluie er dû vent d'Ouest ! »

*Ghi th-ghâïthek, id~djoudd, oûch-chiâ-ihmal-el-ouâd !*

*Gbi th-ghâïthek, iâ-maïmoûn, oûch cbtd-qedd-el-laïmoûu !*

*Ghi th-ghâïthek, id~rebbî, oûch-chtâ-oul-gharbi!'*

Il paraît que chez les Ahl-Srîf, à l'ouest du pays djebâlah, les hommes montent à cheval, rejoignent la procession et ravissent la *Ghondjah*, pendant que les femmes chantent et poussent des *Zghârîth*. Il faut peut-être voir dans cette coutume un lien éloigné de parenté avec le simulacre classique d'enlèvement qui se fait au cours du mariage.

\* Certaines pratiques chez les Djebâlah ont pour objet de faire cesser la pluie. Il arrive parfois que le mauvais temps prolongé empêche les paysans de commencer suffisamment **tôt** leurs labours de printemps. « La pluie, disent-ils alors, est un bienfait de Dieu, mais nous avons besoin de beau temps *Qiâb* ». Pour l'obtenir chez les B- Zeroûal, on charge une vieille femme d'accomplir un rite d'allure nettement magique: elle recueille de l'eau de pluie, la fait bouillir et s'en va la verser à terre, au dépotoir du village. Ou bien ce sont les lettrés de l'endroit qui inscrivent sur une planchette les noms de cent un saints, dont il importe qu'au-

I. Doutté, *op. cit.*, p. 555. Le rite de *Ghondjah* existe chez les Tsoûl et les HUïnah, au témoignage de Trenga, *Us Branis*, dans *Irs Archives Berbères*; 1915-1916, p. 298.

I. Mot à mot, « en gouttes aussi grosses que des limons ». Image osée appelée par les besoins de la rime.

5. Cf. un chant analogue dans S. Biarnay, *Étude sur Us diultctes berbères du Rif*. Paris, 1917, p. 176 sqq.

cun ne contienne ni *sin* ni *chin* (comme par exemple Moûlai Idrîs ou Moûlai Boûchtâ). Puis, ils vont exposer cette planchette à la pluie, jusqu'à ce que les caractères tracés à l'encre encore fraîche aient disparu.

De même, lorsqu'on veut que la pluie cesse, il est bon que les enfants jouent à une sorte de jeu de quilles où il s'agit de renverser à coups de balles des pierres mises debout sur le sol, les *choitâhii*. Les Fichiâlah, dans le même but, demandent aux gens de la fraction de Jrlâôuah de venir balayer un dépotoir voisin de la zzoûiyâh de Moûlai Boûchtâ.

Chez les B. Zeroûâl, pour faire disparaître le vent d'Est (*cherqf*), on accroche devant les maisons des rameaux d'olivier sauvage qui ont trempé toute une nuit dans l'eau ; chez les Fichtâlah, on suspend simplement ai;x poutres du toit un fléau à battre.

VI. — LES FÊTES SAISONNIÈRES; LES COUTUMES  
RELATIVES A LA CELEBRATION DES FÊTES ORTHODOXES ;  
LE CARNAVAL DU DJEBAL.

Dans l'Afrique Mineure, la première journée de l'année solaire porte en général, comme le premier mois de cette année, le nom caractéristique à *iennâtr*, où il est facile de voir une déformation du vocable latin «. lanuarius » Chez les Djebâlah, *iennâir* désigne simplement le mois de janvier, et la fête du jour de l'An porte le nom de *hâgoûz?*.

Les montagnards sont tous d'accord pour dire que cette fête esc d'origine chrétienne et qu'elle fut adoptée au Maghrib par la

i. Sur le jour de l'an roaghribin, cf. Destaing, *Ennuyr cbz~ les Béni Suoils*, dans la *Revue Africaine*, 1905, p. 56 sqo. ; Doutté, *op. cit.*, p. 544 sqq. et réitérations même page, note 1. Mouliéras (*op. cit.*, p. 519) ne fait que signaler, sans exposer les coutumes qui s'y rattachent, la lête du nouvel an chez les Djebâlah et ne mentionne pas sa dénomination montagnarde.

s. A Fas, *hUgoû^ob* est employé concurremment avec *iennâir*. Chez les B. Zeroûâl, *Ijdgouï* se transforme souvent en *hdouû\**, de même *dgaû^* (vieille femme) se transforme en *douoû^*. il n'existe pas, \* ma connaissance, dans le dialecte nord-marocain, d'autres exemples de cette elision analogue à celle du *qûf* dans le parler fasî et le jargon juif d'Alger. Je ne crois pas qu'il soit possible de rapprocher *Ijâgvâx* de *guoi'^û* (prononciation djeb. de *djaou^i* ncons-lellation des Gémeau\*), l>'... que la nuit du premier janvier porte dans les calendriers fâsis le nom de *UiUat-eUgaoi|à*.

collectivité, quand les maisons des Chrétiens avdisinaient celles des Musulmans (cf. *supra*); les enfants des villages, sans s'occuper de leurs religions différentes, jouaient quotidiennement ensemble. Un jour — c'était le premier janvier — les jeunes Musulmans virent leurs compagnons chrétiens chargés de friandises et habillés de neuf. Ils s'en furent sur le champ demander en pleurant à leurs parents des présents de fête. Alors, les Musulmans égorgèrent pour leurs fils des moutons et des poules. D'autres firent l'emplette de figues, de noix et de raisins secs, et les enfants, satisfaits, cessèrent leurs récriminations.

C'est probablement dans cette légende naïve qu'il faut rechercher l'origine des prescriptions alimentaires du *hâgo*<sup>^</sup> djebâlah. La fête dure trois jours. La veille du nouvel an, il est d'usage que les femmes préparent un plat de blé concassé, cuit dans du lait et servi avec du miel, de l'huile ou du *sâmet*\*. C'est le *dchîch*, que l'on sert également à Fâs ce jour-là, mais qui porte dans cette ville le nom curieux de *berrberr*. Tous les gens, riches et pauvres, ne sauraient se dispenser de se gaver de *dchîch* le soir du dernier jour de l'année; il est d'usage également de manger des noix et des raisins secs rouges qu'on a achetés à l'avance pour être sûr de n'en pas manquer. Chez les B. Zeroûâl et les Djâyah, il est nécessaire de manger des sardines salées, « quand bien même le prix d'une de ces sardines atteindrait deux douros », des pois chiches et des fèves grillées. Le lendemain, premier jour de l'année, et le jour suivant, on va chasser et déterrer des racines tendres de palmier nain, qu'il est bon de manger à cette occasion. Le troisième jour, on prépare des beignets (*Çsfendj*) aux raisins noirs.

Le premier jour du *hago*<sup>^</sup>, on change dans chaque maison les pierres du foyer: ce soin est réservé aux femmes. On tire également des présages pour la récolte de l'année nouvelle. S'il reste du *dclnch*, chez les Djâyah, c'est signe que l'année sera bonne. Pendant la première nuit, les femmes laissent dans un plat un peu de cette bouillie; elles y tracent au moyen de leur doigt cinq rigoles parallèles en disant : « Voilà janvier, février, mars, avril et mai » ; puis, dans chacune des rigoles, elles mettent à incer-

i. Sur la fabrication du *sâmet* chez les Djebilah, cf. Mouléras. *op. cit.*, t. I, p- 55 et surtout Michâux-Bellaïte. *Quelques tribus de montagnes de la région du Habt* (Archives Marocaines, vol. XVII, Paris, 1911, p. 219 sqq)

valles égaux trois petits tas de sel qui représentent chacune des trois décades du mois figuré. Le lendemain, il sera facile de reconnaître, d'après la place de ceux des quinze tas qui auront fondu, les périodes de dix jours pendant lesquelles il pleuvra, au cours des cinq premiers mois de l'année.

Les jours du *kagou*~ sont chez certaines tribus djebâlah l'occasion de pratiques carnavalesques : chez les Fichtâlah on noircit de noir de fumée le visage d'un homme, on lui attache les mains et on le revêt d'une vieille natte. On l'appelle *hâgoû*^; il va dans les villages, accompagné d'une suite de pseudo-serviteurs. A son approche, les femmes se sauvent, puis reviennent, et remettent aux gens du personnage déguisé des beignets, des fruits secs et des pois chiches.

Les montagnards, quoi qu'en dise l'informateur de Mouliéras<sup>1</sup>, semblent ne connaître la nativité chrétienne ou *Milâd-Aïssâ* que par la mention qui en est faite dans leurs éphémérides. Au contraire, la fête de *Y'Ansrah* qu'il ne signale pas, est célébrée tous les ans par eux suivant des coutumes très voisines de celles qu'on a déjà relevées dans les différentes régions de l'Afrique Mineure\*.

En effet, les rites les plus répandus qui accompagnent dans la totalité du Maghrib la célébration de l' *'Ansrah*, sont les rites du feu et de l'eau. Les montagnards en ont conservé la tradition intacte, et la fête du 24 juin présente chez eux au plus haut degré son caractère purificateur. Ils lui attribuent d'ailleurs, comme au nouvel an, une origine chrétienne. Elle dure trois jours. Le premier, dans la matinée, il est d'usage que chacun fasse de la fumée au moyen de brasiers où se consume un mélange d'herbes odoriférantes. Les B. Zeroûâl emploient uniquement pour les feux de *Y'Ansrah* des feuilles de tremble, de la menthe sauvage et

t. Un séjour Je près de Jeux années à l'extrémité méridionale du pays djebâlah m'a permis d'apprécier tous les jours à sa juste valeur le travail de M. M., et de valoir l'exactitude de la plupart des renseignements que lui a fournis son précieux informateur. Et bien qu'une fréquentation prolongée du milieu montagnard m'empêche de partager pleinement ses idées sur la mentalité et les mœurs des habitants, je me fais un agréable devoir de rendre hommage à son œuvre qui m'a été du plus grand secours pour mes enquêtes de la « seconde heure ».

2. Destaing, *Fêtes et coutumes...* ; Doutté, *op. cit.*, p. 56; et note 1 ; Marçais, *op. cit.*, p. 152, n. I et p. 592, à propos d'une pittoresque description de la fête aux environs de Tanger, traduite p. 152 sqq. Kamppmeyera recueilli un texte sur l' *'Ansrah* à Fis (*JVettereTixte ans Fe- and Tanger*, p. 52 sqq., S2 sqq.).

une plante aromatique spontanée qu'ils appellent '*attdsab* : celle qui fait éternuer. On enfume d'abord la maison, puis les meules, puis les champs de sorgho, les jardins de melons et les arbres. Tous les membres de la famille doivent sauter sept fois au-dessus de chacun des tas d'herbes enflammées<sup>1</sup>. Un foyer est allumé sur le chemin, devant la maison ; et l'on fait passer à proximité les mulets, les bœufs, les moutons et les chèvres<sup>1</sup>.

*VAtiirab* est aussi l'occasion d'aspersions mutuelles. Tous, hommes, femmes et enfants, se jettent de l'eau les uns sur les autres. Il y a quelques années, on ne pouvait circuler dans les rues de Fâs qu'au risque d'être inondé, « fût-on pacha ou fonctionnaire du makhzen, et dans la ville dévalaient de véritables torrents ».

Dans la campagne montagnarde, tous les gens, sans exception, s'en vont passer les journées de *Y'Ansrah* aux jardins ou aux vergers voisins du village. On prépare du couscous avec du blé nouveau, des courges et du lait; on vide les ruches, on mange le premier miel. On tue dans chaque village, comme pour la tt mort de la Terre » un ou deux taureaux dont on distribue un quartier à chaque famille.

Cette fête est la plus grande réjouissance de l'année. Les *gbîyadh*, vêtus de djellâbah brunes à pompons multicolores ne cessent de souffler dans leurs flûtes primitives, pendant qu'au-dessus des villages et des jardins monte, en épaisses colonnes», la fumée purificatrice.

L'observance des fêtes saisonnières ne diminue pas, chez les Djebâlah, l'importance qu'ils attribuent à la célébration des fêtes religieuses islamiques. Les premières, en vertu de la fixité de leur date, sont soumises à des rites naturistes susceptibles d'être répétés chaque fois sans difficulté pour les pratiquants. Au contraire, le caractère « migrateur » de l'année lunaire faisant successivement coïncider les dates hégiriennes avec chacune des saisons, les pratiques locales qui accompagnent la célébration des cérémonies orthodoxes sont nécessairement observables en tout temps et ne s'adressent jamais aux disponibilités agricoles du moment.

1. Sur l'heptade chez les peuples musulmans, cf. Doutté, *op. cit.*, p. »84 sqq.

2. La coutume signalée par Doutté, *op. cit.*, p. 569, d'après laquelle on brûlerait chez les Djebâlah un chai sauvage dans le feu de *V'Ansrah* est inconnue de tous mes informateurs.

Dans la montagne, la fête de *V'Acfoârâ*, qui tombe le to moharrem, est plutôt connue sous le nom de '*Acboûr*'. Alors que dans le reste du Maroc, elle donne lieu le plus souvent à des manifestations complètement étrangères aux prescriptions orthodoxes, elle a conservé, au nord de l'O. Ouarghah, son caractère exclusivement religieux, et il ne s'y juxtapose que les rites de deuil dont on a donné déjà diverses explications. Elle n'y est jamais non plus l'occasion de cérémonies carnavalesques. Certaines prohibitions relatives à cette fête se sont même étendues dans le pays à tout le mois de moharrem : c'est ainsi que pendant les trente premiers jours de l'année musulmane, il est défendu aux hommes de se raser la tête, aux femmes de se teindre au henné et d'usur de *khol*, en souvenir de la mort de Hbsein à Kerbélah.

On mange la veille de *Y'Achoûra* la queue du mouton égorgé pour *Y'Aid Kbîr*. Le lendemain matin, de bonne heure, après une toilette minutieuse, les hommes vont au cimetière arroser d'eau les tombes de leurs parents en disant : « Voilà de l'eau du puits de *Zerzem!* »

Les Djebâlah célèbrent normalement *Y'AidSghtr* et *leMoûloûd*. qu'ils appellent plus volontiers le *Mailoûd*. Pendant la nuit du *Mailoûd* les femmes veillent et chantent. Le matin du premier jour de *Y'Aid Sgbîr*, dès l'aube, tout le monde distribue aux pauvres, aux veuves et aux orphelins la *fitrab*, représentée par un *motuld nabàofi* de grain (environ quatre poignées de grain).

Le septième jour qui suit le début de chacune de ces fêtes est considéré comme un jour férié et donne lieu dans la plupart des villages à des sacrifices rituels privés ou faits par la communauté.

Le septième jour du *Moûloûd*' est un jour de grande fête chez tous les Djebâlah. Les B. Zeroûâl, les B. Mestârah et les Ghzâouâh vont à cette date faire aux saints protecteurs de leurs tribus des sacrifices de *t'arqîbah*, pendant que des cavaliers tirent des coups de feu en signe de réjouissance. Chez les Djâysh, les femmes de la tribu vont visiter la zâouiyâh de Moulaï "Abderrahmân. La

t. Sur cette fête, cf. Doutté, *op. cit.*, p. 526 sqq • Mouliéras, *op. cit.*, II, p. 518; Castells. *Note sur la fête de Admira à Rabat, dans les Archives Berbères*, 1915 1916, p. 250 sqq.

2 Le *Saba* du *Moidoâl* et de *V'Aid Sghir* en célèbre chez les Branès; cf. Trenga, *op. cit.*, p. 297. Sur ces deux fêtes, cf. aussi Mouliéras, *op. cit.*, II, p. 19, 51S et 519.

coutume veut qu'un homme de la famille des Oulâd Boû'allâq, du village de Tafernoût, des B. Ouriâgel, apporte un chevreau au tombeau du saint, quels que soient le temps et la grosseur de l'O. Aoûlaï qui sépare les deux tribus. Les femmes djâyah introduisent ce chevreau dans l'intérieur du mausolée, lui recouvrent la tête d'un voile; puis elles arrachent, chacune à son tour, une poignée des poils de la bête. Elles attribuent à ces poils, brûlés dans la chambre d'un malade, une vertu éminemment bienfait santé.

Le septième jour de *Y'Aïd Sghîr*, il est d'usage d'égorger un mouton ou une poule. Chez les B. Zeroûâl, celui qui a sacrifié à cette occasion plante dans la cour de sa maison un roseau au bout duquel il a attaché un ou deux mouchoirs de soie.

Les Djebâlâh, plusieurs mois avant la venue de *Y'Aïd Kbîr*, font choix dans leur troupeau du mouton qu'ils égorgeront pour cette fête. Les plus riches prennent soin de le nourrir longtemps à l'avance d'orge et de lèves, pour qu'il soit, le moment venu, parfaitement gras. Le matin du premier jour de la fête, il est d'usage de faire un repas composé de mets à base de grains. Un peu avant midi a lieu la prière en plein air, à quelque distance du village. Dès qu'elle est terminée, l'imâm égorge la première victime et invite ses frères à aller immoler les leurs sur-le-champ. Immédiatement après le sacrifice, on fait griller et on mange le foie du mouton; puis on s'en va chez les voisins se féliciter, se souhaiter bonne fête et demander l'oubli des haines et des querelles réciproques. Le lendemain, on continue ces visites. Le second jour de la fête s'appelle *nhdr-a^ellif*, le jour des têtes de mouton rôties, qu'on mange avec du couscous. Après le repas, les femmes et les enfants, revêtus de leurs plus beaux vêtements, montent au sommet de la colline proche et font rouler des pierres, en poussant des *^gbdritb*; ou bien elles s'en vont visiter le tombeau du marabout qu'elles ont adopté comme patron. La fête continue encore pendant deux jours.

Les montagnards ont coutume de conserver l'omoplate du mouton de *Y'Aïd Kbîr*, et prétendent y lire des présages sur l'avenir ou des indications météorologiques. Il existe chez eux des spécialistes de ce genre de divination, les *kettâf\**.

1. Doutté, *op. cit.*, p. 47} «tu. t.

3 Doutté, *op. cit.*, p. 475 etn. 3.



Doutté a déjà noté, dans les pages de son ouvrage qui traitent du carnaval maghribin<sup>1</sup>, que la mascarade traditionnelle n'a lieu, dans la montagne marocaine, qu'à l'occasion de l'*'Aïd Kbîr*. Le déguisement du *i''* janvier chez les Fichtâlah, n'est qu'une exception et semble prohibé dans la plupart des tribus voisines; il se présente d'ailleurs plutôt sous la forme d'une pure réjouissance que sous celle d'un rite d'origine reculée.

Au contraire, le carnaval du Djebel est certainement apparenté aux pratiques analogues qu'on a signalées dans l'Afrique Mineure et dont la date coïncide avec celle des fêtes solaires ou celle de *VAcliouâra*. Il est curieux de constater au passage que ce vieux rite n'est plus admis, entre Tanger et le pays de Fâs, qu'au cours d'une cérémonie religieuse dont le caractère orthodoxe est certainement moins suspect que celui de *Y'Achoûra*. Mais cette particularité ne saurait permettre de lui dénier une origine antérieure à l'Islam, non plus que sa captation relativement récente par une fête du calendrier lunaire.

Mouliéras a déjà donné une longue et pittoresque description du « carnaval djebalien », connu dans la montagne sous le nom de *Bâ-cMkh\**. Elle ne diffère pas sensiblement de celle qu'on m'en a faite dans le pays de ΓΟ. Ouarghah, sauf peut-être en ce qui concerne le choix des personnages représentés.

Chez les Slès, les acteurs de la mascarade se forment en cinq groupes : les Kiâmah, les Gnâoùah, les Juifs, les sangliers et les chameaux. Il n'y a pas de « ci bonhomme carnaval » qui porte spécialement le nom de *Bâ-chlkh*. La dénomination s'applique à toute la troupe. Ceux qui figurent les Juifs ont le visage barbouillé d'un mélange de farine et de blanc d'œuf où adhèrent des touffes de laine. Les pseudo-sangliers sont revêtus de peaux de chèvres et les chameaux de nattes de palmier nain. Chez les B. Zeroûal, les personnages diffèrent : le chef, .Bû-chî, est entouré de la bande des Boûhahh, des serviteurs de Sîdî 'Achoûr, des Gnâoùah et des Chenqôûb. Ces divertissements se font toujours la nuit, au clair de lune, et le spectacle bouffon dure souvent jusqu'au matin.

1. Doué, *op. cit.*, p. 496 sqq.

2. Mouliéras, *op. cit.*, 11, p. 60S sqq. et Doué, *op. cit.*, p. 510. Cf. aussi une description du carnaval chez les Branès et les 'Isoûl dans Trenga, *op. cit.*, P. 297.

Dans la grande tribu de plaine des Chrâgah, à la limite du pays djebâlah, le carnaval présente une forme tout à fait différente. Un homme, qu'on appelle pour la circonstance *Soîtnah*, revêt des habits de femme et s'en va dans chaque maison, avec une suite de joueurs de tambourins et de gens travestis, demander des victuailles et de l'argent. Il est probable que cette coutume fut apportée par les Chrâgah du pays de Tlemcen, au moment de leur émigration au Maroc, d'autant plus qu'elle est, à très peu de chose près, l'identique de celle que Destaing a signalée chez les B. Snoûs'.

Dans la même tribu le second jour de *V'Aïd Kbîr*, quelques cavaliers et des piétons, formés en une petite troupe, s'en vont aux abords du village voisin et crient aux habitants : « *Boûharroûs* est sur vous! » Puis ils s'enfuient. Les gens interpellés courent à leur poursuite, et s'ils arrivent à les atteindre, les ramènent chez eux au son des flûtes et des tambourins.

Poste de la Kalaa des Sless, juin 1918.

Évariste LÉVIPROVENÇAL.

1. Destaing, *Dialecte des Beui-Snous*, p. 304-305, apud Doutté, *op. cit.*, p. 505-506.